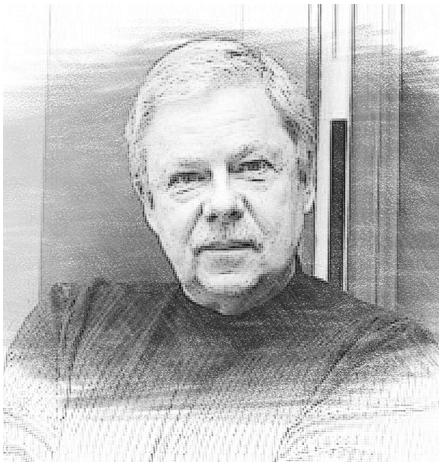
Communication & Influence

N°151 - Janvier 2024

Quand la réflexion accompagne l'action

J. Epstein, prédateur sexuel lié à l'hyperclasse mondiale et "parrain" du *soft power* américain : le décryptage de Xavier Raufer

Ogre pédocriminel, proxénète des grands de ce monde, Jeffrey Epstein a prostitué des centaines de jeunes filles, au vu et au su de tous, en toute impunité, jusqu'à son "suicide". Criminologue, directeur d'études au Conservatoire national des arts et métiers, professeur dans des universités en Chine et aux Etats-Unis, Xavier Raufer signe* Jeffrey Epstein - L'âme damnée de la IIIème culture *(éditions du Cerf, 2023), où il pointe le monde de* Silicon Valley *comme étant le cœur névralgique de l'univers d'Epstein. "*Silicon Valley *a forgé sa légende en même temps que sa fortune qui le rendent séduisant et capable de faire avaler n'importe quoi au grand public par les médias que, désormais, il contrôle largement (sites, plateformes, think-tanks, journaux, agences de communication, etc.)." Une entreprise de prédation financière mondiale en symbiose avec les délires sexuels et criminels d'Epstein…



En effet, dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Xavier Raufer souligne : "Le trait majeur qui explique la domination de Jeffrey Epstein sur l'hyperclasse des États-Unis, et qui fait de lui en réalité un maître du* soft power *américain, n'est rien d'autre que la résultante organique de ce dont rêve l'intelligentsia de* Silicon Valley*".

On sort de la lecture de votre enquête avec un sentiment de malaise, d'irréalité, l'impression d'évoluer, au mieux dans une (mauvaise) série Netflix, au pire dans un monde de fous en totale distorsion avec la logique communément admise… Surtout, on ne comprend pas cette barrière informationnelle et communicationnelle qui fait que ce scandale majeur qu'est l'affaire Epstein, au cœur même des Etats-Unis, dossier de viols de filles mineures à grande échelle durant deux décennies par les hommes les plus puissants de la planète – qui culmine en outre avec le "suicide" du principal intéressé dans un des lieux de justice les plus sécurisés du monde – reste en fait occulté ou au mieux ravalé à la rubrique des faits divers…

En guise d'ouverture, intéressons-nous au personnage central de l'affaire. Définissons Jeffrey Epstein comme une sorte de Barbe-Bleue *light*, d'extraction modeste de par son milieu social, à l'origine simple petit prof de maths, sans diplômes ni titres universitaires. Première question au regard de notre dossier : d'où vient sa fortune ? Mystère. Seconde interrogation : comment un semblable énergumène en vient-il à traiter d'égal à égal avec les grands de ce monde, les présidents et les familles

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

COMES

www.comes-communication.com

royales, les sommités des Gafam et le gotha de la finance internationale ? En sus, rappelons que tout cela se passe au cœur même de la plus puissante nation du monde, les Etats-Unis d'Amérique, autrement dit un pays apôtre du "sexuellement correct" et ayant défini la traque de l'argent illicite (d'ordre criminel ou terroriste) comme priorité première … Une question très terre-à-terre s'impose d'emblée pour le criminologue : comment Epstein a-t-il pu faire circuler, près de vingt ans durant, des dizaines de millions de dollars entre une myriade de comptes bancaires et sociétés-écrans, sans être vérifié ni contrôlé ? Et ce, qui plus est, depuis une île des Caraïbes, double "paradis" fiscal et sexuel, avec une immense demeure à New York (la plus grande de Manhattan), une autre à Palm-Beach, sans oublier un ranch imposant au Nouveau-Mexique et un appartement de taille impressionnante avenue Foch, dans le très chic 16ème arrondissement de Paris ? Et cerise sur le gâteau, pourquoi dispose-t-il en outre d'un passeport saoudien à son nom ?

Le centre du monde des puissants qu'a pénétré Epstein est cette *Silicon Valley* où cohabitent les titans du numérique avec le gotha de la finance mondiale, les espions et les mafieux.

Autre incongruité – et de taille sur le plan communicationnel qui nous intéresse plus particulièrement ici : les victimes sont toutes des femmes, le plus fréquemment mineures lors des faits évoqués. La seule condamnée est aussi une femme, sa comparse, Ghislaine Maxwell. En fait, le seul homme officiellement coincé sur le plan médiatico-politique dans cette histoire a été le prince Andrew, que sa mère, la reine d'Angleterre, a tiré d'affaire en signant un chèque de 12 millions de livres sterling. On a ainsi, dans l'affaire Epstein, des dizaines d'hommes riches et puissants compromis. Les victimes sont sur ce point très claires. Etrangères les unes aux autres, elles décrivent cependant avec moult détails lors de leurs auditions, les caractéristiques physiques des partenaires concernés et les sévices imposés. Dès lors, trouvez-vous normal qu'à l'ère – très tendance et très médiatique – de #MeToo, aucun d'eux n'ait été simplement inquiété ? Tous ces éléments ont bien sûr généré des kyrielles d'interprétations, le plus souvent délirantes. Il n'en demeure pas moins que les faits que j'évoque dans ce livre sont vérifiés, recoupés, issus de documents de justice ou d'enquête aux sources confirmées. Leur simple accumulation a d'ailleurs fait que souvent, le criminologue que je suis, s'est frotté les yeux en se demandant comment la moitié de tout cela pourrait être seulement possible ?

Pour résumer, force est de constater que dans cette affaire, l'on a d'un côté des jeunes femmes contraintes sexuellement durant des années, dédommagées à peu de frais par les avocats-complices d'Epstein pour qu'elles se taisent, et de l'autre des hommes extrêmement puissants qui s'en tirent sans difficultés, étant poliment crus sur parole par des magistrats sourds, aveugles et muets. En un temps qui exige la "transparence totale" sur les faits et gestes des grands de ce monde, qui vit sur le mode de l'immédiateté sur le plan communicationnel, qui prétexte de sa bonne conscience pour traquer la moindre trace d'agression sexuelle, il y a à l'évidence un déphasage sérieux entre la réalité des faits juridiquement constatés et leur traitement par l'appareil médiatico-juridico-politique. Dresser un tel constat n'est pas sans me rappeler l'échange fameux entre Louis Jouvet et Michel Simon dans *Drôle de drame* (film de Marcel Carné, 1937) : *"Moi, j'ai dit bizarre ? Comme c'est bizarre"*…

Jeffray Epstein, par ses méthodes, usait, certes, de la pression du chantage. Mais il exerçait aussi une indéniable influence sur les grands de ce monde qu'il côtoyait intimement, avec au premier rang, les élites intellectuelles américaines et les figures-phares de la Silicon Valley. Comment expliquer la possibilité d'un tel rapport de dépendance entre, somme toute, un ogre sexuel authentique voyou, et les cerveaux qui prétendent formater le monde à venir ?

Pour bien comprendre comment tout cela a été possible, il faut en revenir au socle fondamental libertarien de *Silicon Valley* et à son mot-clé : *disruption* (perturbation). Leurs giga-serveurs sont autant de "*weapons of mass disruption*". Grâce à eux, *Silicon Valley* a, certes, gagné son pari, mais en même temps, a ravagé de par le monde des industries entières, dont des secteurs qui nous intéressent tout particulièrement ici, à savoir ceux de la communication et de l'influence : téléphonie, musique, cinéma, télévision, publicité, médias, sans compter les sphères intellectuelles emportées dans la tourmente… Parallèlement, les ténors de *Silicon Valley* ont phagocyté *Big Data* et pillé la vie privée de milliards d'internautes. Comment une telle entreprise de prédation mondiale a-t-elle pu être acceptée sans broncher ? C'est là le résultat de la fameuse "IIIème Culture" que j'évoque dans mon livre, que je tiens comme la colonne vertébrale du monde des puissants qu'a pénétré Epstein et dont le centre est cette *Silicon Valley* où cohabitent les titans du numérique avec le gotha de la finance mondiale, les espions et les mafieux.

Derrière le conte de fées moderne de jeunes génies créant des fortunes à partir de leur garage, la réalité est tout autre. Le cybermonde des Gafam est en fait le fief de prédateurs obsédés par le seul fait d'amasser des milliards, assumant sans état d'âme l'aspect criminel du piratage et du pillage des données. *Silicon Valley* a ainsi forgé sa légende en même temps que sa fortune qui le rendent séduisant et capable de faire avaler n'importe quoi au grand public par les médias que, désormais, il contrôle largement (sites, plateformes, think-tanks, journaux classiques, agences de communication, etc.). C'est cette "IIIème culture", qui, par Gafam interposés et leurs obligés du monde de la communication et du spectacle, décide de comment la planète s'informe, consomme, échange, bref vit et doit vivre…

On le sait, l'enfer est toujours pavé de bons sentiments… C'est en cela, qu'à mes yeux, le trait majeur qui explique la domination de Jeffrey Epstein sur l'hyperclasse des États-Unis, et qui fait de lui en réalité un maître du *soft power* américain, son "Parrain" en quelque sorte [voir ci-après p. 4 et 5], n'est rien d'autre que la résultante organique de ce dont rêve l'intelligentsia de *Silicon Valley*. Un quart de siècle après sa condamnation et son fichage pour prédation sexuelle sur mineure, la puissance, l'omniprésence de Jeffrey Epstein n'en finissent pas de nous surprendre et expliquent cependant comment les élites intellectuelles et savantes des États-Unis, non seulement furent impuissantes et sans défense, mais encore dans bien des cas complices.

En guise de conclusion, songeons à ce que notaient en 1847 Karl Marx et Friedrich Engels, observation qui demeure plus que jamais d'actualité : *"Que démontre l'histoire des idées, si ce n'est que la production intellectuelle se transforme avec la production matérielle ? Les idées dominantes d'une époque n'ont jamais été que les idées de la classe dominante"* (*Manifeste du parti communiste*) … ■

Pour en savoir plus : https://www.youtube.com/watch?v=i-vJGthuJ2E , https://www.youtube.com/watch?v=hO7qj-Q1rg8 et https://www.youtube.com/watch?v=tktoNfRvLyc

EXTRAITS

Epstein, l'hyperclasse mondiale et le formatage du monde par la "société de l'information"

Paradoxe : dans une Amérique en pleine hystérie puritaine, où #MeToo règne sans partage, "comment pendant dix-sept ans et plus, l'intouchable Jeffrey Epstein peut-il prospérer dans son imperméable bulle d'impunité ?" Xavier Raufer met ici en lumière les relations de pouvoir qui se sont établies en ce début de XXIème siècle entre l'hyperclasse mondiale, les NTIC et la prétendue "société de l'information", alliance qui semble viser à formater le monde qui vient… Xavier Raufer plante d'emblée le décor. Et pose frontalement la bonne question.

"Pourquoi toute la classe politique de Washington, toutes les ligues de vertu et groupes féministes, tous les grands médias (à l'héroïque exception du *Miami Herald*), toutes les grandes plateformes d'information-distraction (*infotainment*) comme Netflix, Amazon, Disney, etc., que de tels "sujets de société" passionnent d'usage ; enfin tous les grands studios de Hollywood, pour une fiction adaptée, ont-ils respecté l'omerta et regardé ailleurs ? [...] Selon une victime longtemps proche de l'intéressé, "Jeffrey était protégé par quelques personnes très puissantes". Le moins qu'on puisse dire, est que les juges de la complice assidue de Jeffrey, Ghislaine Maxwell, n'ont pas trop cherché qui ces "personnes très puissantes" pouvaient être - et si au hasard, elles n'auraient pas bénéficié des "massages" proposés par le susdit. Aussi : par qui les rares journalistes ayant, de 2002 à 2019, enquêté sur Epstein ont-ils été "inquiétés" et "menacés", ce qu'on n'apprendra qu'après ? Ce questionnement initial est tout sauf "complotiste" - usuelle esquive des serviteurs de l'oligarchie. [...]

"Donc, Epstein, "homme craint et protégé". Mais si, côté "personnes très puissantes", on en est réduit aux suppositions - leurs avocats-piranhas veillent - on sait bien d'où tous ces "puissants" viennent : de l'arrogante et dominante "superclasse" devenue en vingt ans la force configuratrice de l'Amérique - et au-delà. Epstein, lié à des princes, des présidents, des milliardaires, mille fois photographié dans de prestigieuses soirées avec l'élite de l'élite, reçu en privé par le pape et assis sur le trône royal britannique, sourire narquois aux lèvres, au cœur de la superclasse ? On l'établit plus bas. Commençons par aller voir cette superclasse d'un peu plus près." […]

Les titans de la finance et leurs vassaux des médias, de la com', de l'intelligentsia et du spectacle

"Peu après le krach de Wall Street (2007-2008), l'élite du capitalisme financier, New York et ses satellites sur le globe, renforce son contrôle sur "son" monde ; comme caste, elle n'a rien perdu dans une affaire où même les lampistes sont épargnés. Banques... Capital-risque... *Hedge-funds*... elle possède le gros de la puissance matérielle - l'argent, l'infrastructure. Dans la société "de l'information", la superstructure qui correspond aux titans de la finance, assemble ses vassaux des médias, de la communication, de la publicité, de l'intelligentsia domestiquée et du spectacle. 'Il n'y a plus de différence entre le discours des artistes, celui de l'élite éclairée et ceux de la classe politique. Ici aussi la fusion s'est opérée, les discriminants ont disparu, tout est noyé dans une même interminable homélie sur la nécessité de la tolérance, l'abjection du racisme et la suavité de la liberté d'expression"[1].

"La période où s'impose et s'installe cette superstructure est à peu près celle où l'obscur Epstein accède à la fortune et monte son vaste dispositif de prédation sexuelle et d'infiltration - de conquête, le mot n'est pas trop fort - de la superclasse, en ses sommets les plus imprenables. Alors, le système global de traitement automatisé des données devient une superstructure mondiale ; le cyberespace, un continent nouveau, un monde neuf. Et toutes ces nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) commencent à formater la façon qu'a tout le monde (déjà connecté) de croire, de se comporter, d'apprendre. Dans la société de l'information, née de l'arraisonnement du monde à la technique mathématique et de la mondialisation, l'infrastructure détermine tout autant la superstructure qu'aux débuts du capitalisme, vers 1850, comme Marx l'a vu." […]

Que veut le Spectacle ? Inféoder l'opinion publique à ses valeurs et mettre en conformité la pensée humaine

"Discret, le "spectacle", ou "volonté de puissance" au service de la caste dominante (oligarques et ploutocrates) n'en est pas moins bien plus totalitaire dans ses intentions et projets que les pires dictatures de jadis : "Le Spectacle est bien moins un ensemble d'images qu'un emploi du temps, un emploi de tout le temps humain. C'est pourquoi la télévision en est l'arme principale... Non point tant pour les images qui s'y déchaînent que pour l'occupation, à tous les sens du terme, qu'elle réalise. Le Spectacle est une occupation totale" (Debord). […] Que veut le Spectacle ? Inféoder l'opinion publique à ses valeurs ; mettre en conformité la pensée humaine ; borner le champ des représentations et croyances collectives ; périmétrer l'interdit et le licite ; bref, créer les conditions de l'hégémonie culturelle. […] On l'a vu, tout ici se fait en douce : nulle raison que le citoyen lambda s'en avise, ou s'en inquiète. Et là, l'accident industriel Epstein. Tout ou presque de ce qui, aux sommets ultimes, concourt au Spectacle, pris dans la nasse : le WEF de Davos (par le prince Andrew interposé) ! Le pape ! La famille royale britannique ! D'immenses savants ! Des dirigeants politiques prestigieux ! Des stars et artistes ! Tous les tenanciers de la "Troisième Culture" ! Dans la pénombre propice, l'aveuglant projecteur du scandale. Bien sûr, la débandade est générale, mais les photos sont là. Et la dédicace de ses mémoires par le président Clinton à la maquerelle-en-chef Maxwell "À Ghislaine, avec amour". Et mille fois plus ensuite, dans un chapitre entier consacré au sujet."

1/ Philippe Muray, Revue des Deux Mondes, hors-série, avril 2019 "Philippe Muray, le prophète incorrect".

[Les pages 3, 4 et 5 de ce n° de *Communication & Influence* ont été établies à partir du manuscrit original de Xavier Raufer, lequel nous y a donné accès. Elles peuvent donc légèrement varier avec la version publiée. Qu'il en soit ici remercié.]

EXTRAITS

Epstein, au cœur de la "Troisième culture", idéologie de la Silicon Valley et des Gafam

Il serait erroné de ramener la personne de Jeffrey Epstein à un simple pervers évoluant dans la rubrique "Faits divers". L'examen attentif de son parcours révèle une véritable stratégie de conquête des nouveaux maîtres du monde que sont les dirigeants de la Silicon Valley et autres patrons des Gafam, lesquels n'ignoraient rien du pedigree de leur "ami". Comment expliquer cette complicité aux plus hauts niveaux ? Question troublante que n'élude pas Xavier Raufer, bien au contraire...

Qu'est-ce que la troisième culture ?

"Pour Silicon Valley et les Gafam, c'est un outil visant à configurer l'avenir planétaire à leur façon et dans leur intérêt... Une cohorte de savants, de technologies de pointes et de médias à leur botte...experts ès-intelligence artificielle... physiciens... neurosciences... Tous agissent par ricochet sur la société civile et l'opinion... ils fluidifient - maître-mot - et ouvrent la voie, amollissent les cibles de la *distuption* (perturbation, dislocation). Encore - les Titans de la Tech' ne sont pas des poètes... - cet habillage glamour facilite les levées de fonds, etc. Rayonnant à partir de la Californie physique, ne réagissant pas aux évolutions mais les suscitant, la IIIème Culture et son mysticisme consumériste ciblent les élites connectées de la planète ; elle répand son idéologie - ses effluves - sur des sujets, les citoyens d'une sorte d'über-Californie spirituelle. Parmi ces citoyens, et tellement intensément, le président français Emmanuel Macron... Affaire Uber... Start-up nation, tout le confirme : cette cyber-Californie constitue bien son horizon indépassable.

"Ne touchant ni à la politique, ni aux conflits, ni aux idéologies, la IIIème culture embrasse les sciences, les technologies ; pragmatisme et solutions - le tout, proche parfois du charlatanisme pseudo-intellectuel. Elle remplacera à terme l'ancienne culture littéraire, celle renvoyée avec mépris aux DEWM, *Dead European White Males*. Son universalisme n'est qu'apparent ; elle contribue à assurer aux États-Unis la prééminence en matière d'idées importantes. Dans le registre *soft power*, elle importe autant désormais que Hollywood ou le showbiz. Ce n'est pas que les Titans de la Tech' soient de si fervents patriotes, plutôt genre opportunistes amoraux - mais si ces accommodements avec Washington peuvent leur éviter les foudres des lois antitrusts...

"Or toute cette IIIème Culture - TED Talks... Le Magazine WIRED... la Fondation EDGE... et on le verra plus bas, des départements entiers de l'Université Harvard et du Massachussetts Institute of Technology - deux des pics de la cordillère universitaire américaine - sont totalement compromis par Epstein. Dans une ambiance de complicité-copinage que nul n'a mieux décrit, finalement, qu'une échappée de la Silicon Valley. Ellen Pao est l'ex-directrice générale de REDDIT et ex-cadre de direction du capital-risqueur de la Silicon Valley, la firme Kleiner-Perkins, qui a notamment financé le décollage de géants de la Tech' comme Amazon, Google, Twitter, etc. Une femme du sérail, donc. En juillet 2020 Mme Pao évoque, sur un réseau social, une réception de haut niveau lancée par Kleiner-Perkins en mars 2011, plus de deux ans après la condamnation d'Epstein, donc. Présente à la fête, Ghislaine Maxwell. Mme Pao commente : "Nous savions qu'elle fournissait à Epstein des proies sexuelles, mais ça ne semblait pas gêner les gens à la coule qui dressaient avec tant de soins la liste des invités". Autres invités ce soir-là : Al Gore ex-vice-président démocrate, de hauts dirigeants d'Apple, Hewlett-Packard, etc. Précision d'Ellen Pao : "Epstein était connu pour courtiser les patrons de la Tech et ceux de grandes entreprises ; et des sommités de grandes universités"." […]

Epstein, chez lui à l'université d'Harvard

"Pour Epstein, Harvard est une obsession lancinante ; on le voit souvent porter les sweat-shirts couleur bordeaux de cette université parmi les plus célèbres au monde ; lui-même, répétons-le, étant dépourvu du moindre diplôme et de la moindre qualification académique. […] Tard, bien tard, (septembre 2020) la prestigieuse revue *Scientific American* finit quand même par déplorer qu'"un prédateur corrompu ait influencé le cours des recherches d'un département d'une des principales universités du monde".

"Ce département, c'est le PED (*Program for Evolutionary Dynamics*), Programme pour les dynamiques de l'évolution, au sein de la faculté de psychologie, visant à rechercher et analyser les bases génétiques du comportement humain. Le mathématicien Martin Nowak, dirige ce programme. Sous la présidence Obama, il a été conseiller à la Maison Blanche pour le *Human Genome Project*. C'est aussi un proche d'Epstein (dont on connaît la fascination pour l'eugénisme) et un visiteur de Little Saint James. Comme le remarque le journal de Harvard : "Nos professeurs peuvent fréquenter qui ils veulent, mais participer à de tels voyages (Little Saint-James) trahit, au strict minimum, un fort préoccupant défaut de jugement moral". En effet. Pour lancer le PED, Nowak reçoit d'Epstein $ 6,5millions (total de ses dons à l'université, $ 9 millions) avant sa condamnation ; par la suite, encore $ 700 000. En échange de son argent, Epstein reçoit en 2005 le titre convoité de *Visiting Fellow* du département de psychologie, renouvelé en 2006 et 2007. Pour devenir *Fellow*, Epstein est recommandé par le professeur de psychologie Stephen Kosslyn, qui le trouve "extraordinairement intelligent, très cultivé et curieux... créatif, profond, très analytique et travailleur infatigable" ... Pas moins.

"Un achat de titre pur et simple : Epstein n'a jamais produit aucun travail en psychologie, ni n'a de projet, ou travail de recherche, en la matière. Epstein a aussi son propre bureau (N°610, Jeffrey's office, jusqu'en octobre 2018...) dans le bâtiment du PED et sa propre ligne de téléphone sur le standard de l'université. Plus, sa carte magnétique d'accès illimité 7/24 aux bureaux et salles de cours. Epstein peut y organiser des rencontres, des rendez-vous avec d'autres professeurs de Harvard : il est chez lui."

EXTRAITS

De la domination de Jeffrey Epstein sur l'hyperclasse des États-Unis : le "parrain" du *soft power* américain

[suite de la p.4] Xavier Raufer décortique le réseau inouï qu'Epstein se construisit au sein des plus hautes instances du soft power *américain.*

"Ce qui suit n'est pas l'aspect le plus connu de la domination de Jeffrey Epstein sur l'hyperclasse des États-Unis ; il s'agit de sa qualité, finalement, de "parrain" du *soft power* américain. On avait certes la *nomenklatura* (pour reprendre ici deux concepts datant de l'URSS) ; mais il y avait aussi - et à la réflexion on peut même dire, surtout - *l'intelligentsia*. Là encore, un quart de siècle durant et encore, bien après sa condamnation et son fichage pour prédation sexuelle sur mineure, la puissance, l'omniprésence du personnage ébahissent. Confrontées à l'ogre Epstein, tout au long de sa montée aux sommets, les élites intellectuelles et savantes des États-Unis furent impuissantes et sans défense."

Epstein et les sociétés de pensée

"La liste est extravagante. Hormis peut-être deux ou trois personnalités de l'envergure, par exemple, de Henry Kissinger (et là, c'est justifié) on chercherait en vain un homme approchant Epstein en la matière. Sur le site personnel du susdit (visible par tous et consulté par l'auteur, une dernière fois, le 25 août 2019), voici la liste de ses participations à des sociétés savantes, ou de pensée (dans ce dernier cas, toutes mondialistes) : *Mind, Brain and behaviour advisory committee, Harvard University, Trilateral Commission, Council on Foreign Relations (Chairmen's Circle, 1995-2009)* - Ghislaine Maxwell y fait encore un exposé Terramar en 2011, *New York Academy of Sciences, Rockefeller University, administrator, Institute of International Education, administrator, Quantum Gravity Program, University of Pennsylvania, Santa Fe Institute, EDGE Group – "an internationaly respected group of thinkers and achievers"*, sur le site (au-jourd'hui disparu), de cette entité sur laquelle nous reviendrons longuement, figurait ceci : "Créateur en 2000 de la *Jeffrey Epstein VI Foundation*, pour financer et soutenir la science de pointe, de par le monde"

Cas classique d'infiltration par le fric : l'*International Peace Institute*, IPI, entité pacifiste parrainée par la couronne de Norvège. Au début de la décennie 2010, quand l'Institut est présidé par l'ex-Premier ministre australien Kevin Rudd, Epstein y fait un don massif ($ 650 000) ; sur ce, les naïves altesses norvégiennes, dont la princesse Mette-Marit (épouse du prince héritier Haakon) rencontrent plusieurs fois le pervers sexuel condamné et fiché, avec son mari, d'abord en Norvège puis dans des propriétés d'Epstein, aux États-Unis et en France. En 2017 encore, Epstein donne $ 375 000 à l'IPI. Fin de la lune de miel en novembre 2019, quand la presse norvégienne révèle le pot aux roses. S'ensuivent les usuelles jérémiades... Erreur de jugement... Comment se douter... Alors bien sûr que, depuis 2008, taper le nom de l'intéressé sur un moteur de recherche en révèle assez pour faire fuir tout individu sensé.

Plus ceci : après 2019, tous les compromis dans ce que le *Washington Post* - pas exactement un brulot anarchiste - décrit avec mépris comme une "grotesque course au fric au sommet du monde académique américain" tous ces savants et professeurs, nient à qui mieux-mieux... Ils ne savaient rien... n'ont rien à voir... Oui mais, les photos ? Ce fut très bref... Une simple visite ! très mal connu, vraiment... Pas même un repas avec lui... Comment se douter ?"

Epstein et les élites scientifiques

"D'abord ceci : Epstein n'a nul diplôme ni qualifications scientifiques - bien peu dans le registre de la finance. Cependant, il se dépeint comme un vrai intellectuel, un "philanthrope de la science". En septembre 2017, il donne un entretien-*Skype* de 80 minutes à Science-Magazine (diffusée à la mi-septembre 2019). Epstein s'y vante de compenser la baisse des budgets de recherche décidée par Donald Trump ; étale ses liens avec des savants illustres, le MIT, des prix Nobel, etc. Ce qui allèche les scientifiques - parfois, des sommités scientifiques mondiales : Stephen Hawking, Lawrence Krauss (physique théorique), Gérard T'Hooft, David Gross, Marvin Minsky (trois prix Nobel), etc. ? L'argent facile. Pour les savants et professeurs récipiendaires, nulles propositions complexes et longues à rédiger, pas de plans de recherche détaillés ; enfin, rien ou presque à justifier, ni comptes à rendre. Dans un coin de votre site, vous mentionnez "Jeffrey Epstein soutient la recherche de x." et le tour est joué. Nombre de ces savants illustres acceptent de venir, d'abord à Little Saint-James […] ou au Zorro ranch, où ces sommités scientifiques-académiques discutent sciences, avenir de l'humanité, etc. ; dont, dès 1995, la présidente de la prestigieuse *New York Academy of Arts*. Sagement assis parmi eux, Epstein et Maxwell prennent des notes - et peut-être, envisagent de futures orgies avec des mineures - aussi commises en ces lieux." […]

Une intelligentsia complice de facto… Des questions, encore des questions…

"Rechercher la "chose proche" est fondamental en criminologie. Le plus souvent, cette recherche tient à un questionnement décisif. Ici, comme souvent, cette question cruciale vient de Sherlock Holmes : *pourquoi le chien n'a-t-il pas aboyé ?* Pourquoi, jusqu'à l'été 2019, jamais la communauté scientifique américaine, qui dispose d'instances représentatives éminentes, jamais l'intelligentsia de ce pays, n'ont ouvertement protesté contre les infiltrations-au-fric d'Epstein, n'ont tenté de l'expulser de leur *umwelt* ; ni le MIT, ni Harvard, ni le Santa Fe Institute et tant d'autres... Des centaines de savants importants ont regardé ailleurs, de dons en voyages et en "soirées" - ce, même après la condamnation de 2008, alors que *Pædo Island* et *Lolita Express* étaient de notoriété publique... […] Le fait est là : en un quart de siècle, jamais le chien n'a aboyé. Comme dans l'enquête originale de Sherlock Holmes, peut-être était-il "trop proche" de l'intrus ?"

BIOGRAPHIE

Xavier Raufer est criminologue, enseignant et écrivain. Après un master en histoire contemporaine à l'université de Marne-la-Vallée, il passe un doctorat en géographie/géopolitique à la Sorbonne (Mention "Très honorable avec les félicitations du Jury").

Dans le cadre de son activité d'enseignant, Xavier Raufer a auparavant été, aux côtés du professeur de droit François Haut, directeur des études du DRMCC, département de recherche sur les menaces criminelles contemporaines de l'université de Paris-II. Il est aujourd'hui directeur d'études – pôle sécurité-défense – au Cnam, Conservatoire national des arts et métiers. Par exemple, dans le master sciences criminelles et criminologie qu'il dirige, l'objectif est de "former les étudiants à la science des phénomènes terroristes, criminels, etc., et ce non de façon statique et rétroactive, mais selon les évolutions mêmes de ces entités. Ce pour que, quel que soit leur avenir, ces étudiants sachent durablement évaluer et anticiper les risques et périls émanant des phénomènes terroristes, criminels, etc." De fait, un tel cours "vise à explorer et exposer ce qui se meut, évolue, mute et régresse (brutalement ou à bas bruit) dans le monde du crime organisé et du terrorisme ; ce, dans notre société, dite "de l'information"."

Xavier Raufer enseigne également dans un cadre international, notamment en Chine (Fu Dan University (Shanghaï, PRC) *Associate professor, International studies – research institute on terrorism*) et aux États-Unis (George Mason University (Washington DC) : *Associate professor & Senior fellow, Terrorism, transnational crime and corruption center* (TraCCC)).

Éditeur-conseil aux Éditions du Cerf (Paris) et dans le groupe Nomos Verlag (Baden-Baden, BRD), Xavier Raufer a également beaucoup publié.

On lui doit récemment : *Jeffrey Epstein, âme damnée de la III*ème *culture* (Éditions du Cerf, 2024), *À qui profite le Djihad*, (Éditions du Cerf, 2021), *Le crime mondialisé* (Éditions du Cerf, 2019), *Cyber-criminologie - détecter, analyser, traiter* (CNRS-Editions, 2015), *Géopolitique de la mondialisation criminelle - La face obscure de la mondialisation* (Presses Universitaires de France, 2013), *Les nouveaux dangers planétaires – chaos mondial, décèlement précoce* (CNRS-Editions, 2009 - édition de poche, février 2011 – à noter que l'ouvrage a été couronné par l'Académie française) ; *Quelles guerres après Oussama ben Laden ?* (Plon, 2011), *La criminalité organisée dans le chaos mondial : Mafias, triades, cartels, clans,* (Éditions des Riaux, 2007) ; *L'énigme Al-Qaida* (avec Alain Bauer), (Éditions J.-C. Lattès, 2005), *La Camorra, une mafia urbaine* (éditions de La Table Ronde, 2005), *Le grand réveil des mafias* (éditions J.-C. Lattès, 2003), etc., bref, au total près d'une trentaine d'ouvrages qui font autorité en matière de criminologie et de nouvelles menaces.

Xavier Raufer publie très régulièrement des tribunes dans *Atlantico*, et dirige la revue *Sécurité Globale*, qui se veut être la revue de référence française consacrée aux questions de sécurité intérieure et aux enjeux sécuritaires internationaux - https://eska-publishing.com/fr/1333-securite-globale

Pour en savoir plus : www.xavier-raufer.com

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Xavier Raufer va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

COMES
Quand la réflexion accompagne l'action

Communication & Influence
UNE PUBLICATION DU CABINET COMES
Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre
Directrice de la publication : Sophie Vieillard
Illustrations : Rossana

CONTACT
France (Paris) - North America (Toronto)
South America (São Paulo - Porto Alegre)
bruno@comes-communication.com
www.comes-communication.com

N° ISNN 1760-4842